

TRIBUNE DE GAUCHE

changer



Perestroïka, désarmement, quête spirituelle...

LE MONDE DE L'EST NOUS INTERPELLE

Notre photo : la cathédrale de l'Annonciation, au Kremlin.

A nos abonnés

50 ANNÉES DE RÉARMEMENT MORAL un dossier de presse

En mars 1988, en lieu et place de votre numéro habituel de CHANGER, vous allez recevoir un exemplaire du DOSSIER DE PRESSE qui va être diffusé ce printemps à l'occasion du cinquantième anniversaire du Réarmement moral.

Ce dossier comportera, traités par thème, une série de feuillets donnant une image d'ensemble de ce que veut le Réarmement moral et de ce qu'a été son effet sur la vie des peuples, du rayonnement de ceux dont la vie a été marquée par ses idées.

Si ce dossier vous intéresse et si vous voulez le faire parvenir aux représentants des médias dans votre entourage ou dans votre ville, vous pouvez passer commande à l'aide du bulletin ci-dessous. (Prix de vente, port compris : 10 FF ou 2.50 Frs s.)

BULLETIN DE COMMANDE (à retourner pour la Suisse à CHANGER, 1824 CAUX ; pour la FRANCE et les AUTRES PAYS à CHANGER, 68, bd Flandrin, 75116 PARIS)

NOM PRENOM
ADRESSE
CODE POSTAL VILLE

Je commande exemplaires du DOSSIER DE PRESSE « 50 ANNEES DE REARMEMENT MORAL ».

Ci-joint un chèque (ou versement postal) de francs.
Date : Signature :

CHANGER vous intéresse ? ABONNEZ-VOUS... INFORMEZ-VOUS...

Bulletin à renvoyer à l'une des adresses ci-contre

M./Mme/Mlle Prénom
Adresse
Code postal Ville
Pays
 désire s'abonner à la revue CHANGER à partir du mois de 19.... et s'acquittera du montant de l'abonnement dès réception de votre facture (tarifs ci-contre).
 désire bénéficier d'une prochaine campagne de promotion de la revue.
Ci-joint un chèque de F libellé à CHANGER
Date Signature :

changer

TRIBUNE DE CAUX

Revue mensuelle
publiée par le Réarmement moral
Commission paritaire de la presse : N° 62060

France : 68, bd Flandrin, 75116 Paris.
Tél. (1) 47.27.12.64.

Suisse : 1824 CAUX.
Tél. (021) 63.48.21.

Responsable de la publication :
Jean-Jacques Odier.

Rédaction et réalisation : Frédéric et Nathalie Chavanne, Philippe et Lisbeth Lasserre, Daniel Mottu, Charles Piguet, Philippe Schweisguth, Evelyne Seydoux.

Administration, diffusion : Maurice Favre, Max Lasman, Colette Lorain.

Société éditrice : Editions, théâtre et films de Caux, S.A., Lucerne (Suisse).

Imprimerie : J.P., 69150 Décines (France).

ABONNEMENTS

annuels (11 ou 12 numéros)
France : FF 100 ; Suisse : Fr.s.25. - .
Belgique : FB 670 ; Canada : \$ 20. - .
Autres pays par voie normale : FF 110 ou Fr.s.28. - . Par avion : FF 120 ou Fr.s. 30. - .
Prix spécial étudiants, lycéens : FF 50 ; Fr.s. 16. - ; FB 335.

Verser le montant de l'abonnement :

France : à « Changer » (68, boulevard Flandrin, 75116 Paris), par chèque bancaire, ou par C.C.P. 32 726 49 T, La Source.

Suisse : à « Changer », C.C.P. 12-755-4, Genève.

Belgique : au Réarmement moral, 174, avenue de la Chasse, B - 1040 Bruxelles. C.C.P. 000-057 81 60-40 Bruxelles (avec la mention « abonnement Changer »).

Canada : par chèque bancaire au nom de « Tribune de Caux », 387, chemin de la Côte Sainte-Catherine, Montréal, Québec H2V 2B5.

Zone franc d'Afrique : par mandat ou chèque bancaire de 6 000 francs CFA (abonnement avion) ou 5 500 francs (par voie maritime) à « Changer » (68, boulevard Flandrin, 75116 Paris), C.C.P. 32 726 49 T, La Source, France.

Que veut le Réarmement moral ?

La refonte de la société ne peut s'opérer en définitive que par la transformation des hommes. Tel est le principe.

Une école du changement où les hommes apprennent à rechercher la volonté divine, à respecter les valeurs morales et à les rendre contagieuses. Telle est la pratique.

Des équipes agissantes s'efforçant d'établir un dialogue fécond là où règne l'antagonisme, de guérir les hommes de leurs préjugés et de leurs haines jusque dans l'arène sociale et politique ou dans les relations internationales. Telle se présente l'action sur le terrain.

Conçu à l'origine et poursuivi depuis plusieurs décennies par des personnes animées par l'idéal chrétien, le Réarmement moral se veut ouvert à des hommes de toutes croyances dans un respect mutuel et en vue d'un combat commun pour un avenir meilleur.

FRANCE-AUSTRALIE

Un officier français à la retraite laissait récemment échapper durant une conversation : « L'ennemi dans le Pacifique, pour nous, c'est bien sûr l'Union soviétique... et l'Australie, à un degré à peine moindre. »

Une telle remarque est-elle exceptionnelle ou représentative d'un état d'esprit plutôt regrettable

et révélant un manque de compréhension et d'égards vis-à-vis d'une nation alliée et amie ?

Certes, l'installation de la subversion dans le Pacifique se trouve parfois favorisée par les dirigeants des pays de la région, ce qui est de nature à préoccuper les responsables français de la défense.

**Une date à retenir :
16-22 mai 1988**

Semaine de rencontres à Strasbourg à l'occasion des cinquante ans de l'appel lancé pour un réarmement moral et spirituel

En 1938, au moment où l'Europe basculait dans la démence des affrontements armés, une voix réclamait que l'accent soit mis sur un « réarmement moral et spirituel ». Cet appel demeure plus valable que jamais aujourd'hui.

Du 16 au 22 mai, des hommes et des femmes de différentes parties du monde, sensibles à cet appel, se rassembleront à Strasbourg pour

– évaluer avec reconnaissance et réalisme le chemin parcouru depuis cinquante ans ;

– pulser dans cette ville européenne, symbole de réconciliation entre les peuples, et qui célèbre cette année son bimillénaire, l'inspiration qui pourra les aider à œuvrer pour le rapprochement des hommes, clef du développement, de la paix et du progrès.

Un comité d'honneur est en train de se constituer pour ce jubilé. Le sénateur Marcel Rudloff, maire de Strasbourg, le sénateur Louis Jung, président de l'Assemblée parlementaire du Conseil de l'Europe, le Dr Erwin Vetter, ministre de l'Environnement du Bade-Wurtemberg, M.K. Ahrens, député au Bundestag, en font partie.

Divers événements jalonneront la semaine du 16 au 22 mai : rencontres avec les institutions européennes (Parlement européen, Conseil de l'Europe, Cour européenne des droits de l'homme) ; réception à l'Hôtel de Ville ; service d'action de grâce à la crypte de la cathédrale ; réunion publique le vendredi 20 mai à 20 h 30 à l'université de Strasbourg, Salle Louis Pasteur. Des rencontres sont aussi prévues dans le Land allemand voisin, le Bade-Wurtemberg.

Renseignements complémentaires à nos adresses.

Aussi comprend-on que les Français aient ressenti avec quelque amertume que l'Australie qui, pourtant, à un moment critique de leur histoire, a payé cher (60 000 morts australiens en France en 1918) le prix de la liberté, ne semble pas avoir conscience aujourd'hui que la France porte une part du poids de la défense du monde libre.

Il est vrai que la politique française dans le Pacifique (Nouvelle-Calédonie, essais nucléaires, affaire du *Rainbow Warrior*) pose problème aux nations des antipodes, où elle est mal comprise et des dirigeants et des opinions publiques.

Il est vrai aussi que la France n'a pas fait suffisamment pour expliquer sa politique, aux dirigeants en particulier.

Au contraire, elle a interrompu les échanges avec l'Australie au niveau ministériel depuis décembre 1986.

N'aurait-il pas fallu faire l'inverse et intensifier les échanges ?

Aussi faut-il se réjouir qu'en cette année 1988, alors que l'Australie célèbre le bicentenaire de sa fondation, André Giraud, ministre français de la Défense, ait annoncé son intention de se rendre à Sydney en février. Il est prévu qu'il rende hommage aux Australiens tombés en France durant la première guerre mondiale et qu'il y inaugure un musée *La Pérouse*.

« La France pense que le bicentenaire de l'Australie, a dit un porte-parole du Quai d'Orsay, doit être une occasion pour que les relations franco-australiennes retrouvent la qualité qu'elles auraient toujours dû conserver. »

Il était temps !

Et tâchons de faire davantage, à tous les niveaux, pour multiplier les échanges avec les pays du Pacifique sud.

SILENCE ET POLITIQUE

Quand certaines vérités font l'objet des chroniques des humoristes, c'est que l'opinion est prête à les faire siennes. Deux coupures du *Figaro*, en décembre dernier, nous ont passé sous les yeux. Tout d'abord à propos de Valéry Giscard d'Estaing. L'ancien président de la République, lit-on, se dit convaincu que si la nature a donné à l'homme deux oreilles et une seule bouche, « c'est pour écouter deux fois plus qu'on ne parle ». La seconde allusion est une réplique d'André Frossard à Jean-Marie Le Pen, qui avait déclaré : « Dieu ne parle qu'à Frossard, personne ne l'ignore. »

« C'est une grande erreur, ironise le billettiste du *Figaro*. Il y a des gens qui ne le savent pas encore et d'ailleurs Dieu parle à tout le monde, mais la plupart d'entre nous ne Lui laissent pas placer un mot. Comment se ferait-il entendre ? La seule chose à faire est de se taire, les trappistes ou les carmélites ont très bien compris cela. Le secret, c'est le silence. Allez donc proposer cette méthode à des hommes politiques ! »

A l'avant-veille d'une campagne électorale où la parole sera reine, ces rappels nous donnent du courage pour l'affronter.

MERIDIEN

UNE PROPOSITION DE SCENARIO

Peut-on lui faire confiance ? Telle est la question qui se pose depuis l'arrivée au pouvoir, en Union soviétique, de Mikhaïl Gorbatchev. Les optimistes constatent que le style est différent, qu'une politique de mouvement s'est instaurée : il voyage, il sourit, il discute, il suggère, il séduit. On en oublie presque l'époque où l'on avait à faire à des vieillards ou à des invalides calfeutrés derrière les murs du Kremlin.

Les pessimistes font remarquer que toute cette offensive de charme ne change rien, ni à la dictature de l'Union soviétique, ni à la vie quotidienne de ses habitants, ni à la volonté d'hégémonie mondiale de Moscou. Il est difficile de trancher : les uns et les autres ont probablement raison !

Une quête spirituelle

Mais en cette année qui marquera le millénaire du baptême de la Russie, il est un facteur que l'on se doit de prendre en compte : l'énorme potentiel de spiritualité refoulée que porte ce grand peuple opprimé. Tant de signes nous le font pressentir, depuis les extraordinaires entretiens du Père Doudko avec ses paroissiens de Moscou¹ et le témoignage de Tatiana Goritcheva² jusqu'aux attestations des dissidents et aux mille récits qui filtrent d'Est en Ouest.

Dans l'appréciation géo-politique des relations Est-Ouest, cette donnée irrationnelle n'apparaît pas. Et pourtant ; elle est un signe que Dieu a un plan pour les pays communistes et de nombreux alliés dans la place. L'attente spirituelle de toute une génération de Soviétiques ne peut pas ne pas être comblée un jour.

par Jean-Jacques Odier

Ce n'est pas pour demain, dira-t-on ; quelle que puisse être l'ardeur de la quête spirituelle de milliers ou de millions de Soviétiques, ne restera-t-il pas toujours un appareil, une armée, une bureaucratie, une mainmise de l'Etat qui les empêcheront de s'exprimer, parfois même de vivre ?

Et les marxistes ?

Allons plus loin en faisant appel à la conviction exprimée il y a presque quarante ans par Frank Buchman, créateur du Réarmement moral : « Des marxistes peuvent-ils changer ? Peuvent-ils frayer la voie d'une idéologie plus grande ? Pourquoi pas ? Ils ont toujours eu l'esprit ouvert à ce qui est nouveau, en vrais précurseurs. Ils iraient en prison et mourraient pour leurs croyances, pourquoi ne serait-ce pas à eux de vivre pour cette pensée supérieure ? »

Buchman faisait allusion à la transformation spectaculaire de mineurs de la Ruhr qui, vers 1950, après vingt-cinq ans de militantisme au sein du parti communiste et de persécutions de la part des nazis, ont bu à grandes gorgées à la source spirituelle que leur offrait le Réarmement moral, acceptant pour cela à nouveau l'ostracisme, cette fois de la part de leurs camarades communistes, pour leur foi chrétienne découverte ou retrouvée.

Devant des événements aussi étonnants, Frank Buchman aurait pu rester prudent : une hirondelle ne fait pas le printemps ! Ses origines américaines et bourgeoises auraient pu lui dicter une certaine hésitation à applaudir trop bruyamment au revirement spectaculaire de ces militants chevronnés. Non. Il a tout de suite saisi l'importance de leur démarche.

Il a compris que celui qui est possédé par une idée est peut-être mieux préparé qu'un autre à accueillir ce qui est dépassement.

Ce cheminement, jusqu'ici, n'a été le fait que d'une toute petite minorité, insignifiante probablement au regard de l'histoire. Mais la vision de Buchman reste valable.

Majoration

Dans l'imagination du romancier français d'origine russe Vladimir Volkoff, une espérance de même nature a pris corps. Rappelons-nous son roman *Le Retournement*, paru en 1979. Une histoire d'espionnage, passionnante d'ailleurs, devient soudain conversion et confession. Guidé par les circonstances vers une petite église orthodoxe, à Paris, un conseiller d'ambassade soviétique, Igor Popov, tel centurion Corneille d'aujourd'hui, est frappé par la grâce. L'événement est significatif à plusieurs titres.

Rien de sentimental ni de mièvre dans la conviction nouvelle qui s'empare de cet homme. Ce ne sont pas les idées qui l'ont retourné (« Les idées sont des outils : elles s'usent »), c'est la force interne du christianisme, persécuté et toujours renaissant. Il comprend qu'on peut aller plus loin avec Dieu que sans. Il n'a encore rien changé à sa vie, il n'éprouve encore aucun repentir, mais il pressent ce retournement comme une majoration.

L'autre personnage de ce chapitre du *Retournement* (qui a été porté à la scène lors des conférences de Caux de l'été dernier), c'est le confesseur. En élargissant le champ de vision, on pourrait imaginer en lui le chrétien d'aujourd'hui, ou même un Occident épuré. Dépassé, troublé par la ferveur de ce prosélyte encore attaché

Fin page 14

1) *L'Espérance qui est en nous*, Seuil, 1976.

2) *Nous convertis d'Union soviétique*, Nouvelle Cité, Paris, 1985.

DECOUVRIR LA REALITE DES PAYS DE L'EST AU-DELA DE LA PROPAGANDE OU DE LA SUPERFICIALITE

Une rencontre avec
Mme Alberti, directrice
de « La Pensée russe »,
et des intellectuels
polonais

Il est des circonstances où le premier combat à mener est celui qui consiste à garder l'espoir. C'est sans aucun doute ce qu'ont très vite ressenti le 12 décembre dernier dans la maison du Réarmement moral à Boulogne-Billancourt, les quelque vingt jeunes Français rassemblés autour de Mme Alberti, qui est d'origine russe, et de deux Polonais qui ont été parmi les responsables de Solidarnosc à Cracovie et à Gdansk. Mme Alberti dirige depuis huit ans l'hebdomadaire La Pensée russe, publié en langue russe à Paris. Elle a été pendant six ans l'assistante de Soljénitsyne aux Etats-Unis. Nous reproduisons ici une partie de leur échange.

— **A**vez-vous jamais été découragée ?

Mme Alberti : Oui, après la seconde guerre mondiale, je me suis désintéressée de ce qui se passait dans mon pays devant la résignation de mes compatriotes. Mariée à un Italien, j'avais adhéré à l'Occident et je n'avais plus d'espoir de faire le lien avec le monde de mes origines, qui m'apparaissait étranger et hostile.

Lors du dégel en Union soviétique, au début des années 60, des voix libres ont commencé à se faire entendre. Ce fut pour moi un moment de révélation. J'ai senti très profondément que je m'étais trompée. Malgré les persécutions, la terreur et des épreuves inimaginables, des hommes avaient su conserver leur conscience et leur liberté d'esprit. J'avais sous-estimé leur force et leurs qualités humaines, mais j'avais aussi sous-estimé la présence du Saint Esprit.

Tout ceci m'a obligée à me situer et à me mettre au service de la société en me consacrant aux relations entre l'Occident et les pays de l'Est.

Depuis, je n'ai jamais cédé au découragement. Parfois, bien sûr, tout me paraît désespéré ; nous sommes si peu nombreux et la tâche est tellement au-dessus de nos forces ! Mais il suffit alors de recevoir de l'Est un petit message avec des mots tout simples : « Merci » ou : « On est avec vous », pour reprendre courage.

Sakharov disait avant son exil, à une époque où les persécutions contre les dissidents étaient très fortes : « Il faut continuer à nous battre pour

notre cause désespérée. » S'il avait considéré la cause comme vraiment perdue, il n'aurait pas parlé de continuer à se battre.

Notre Seigneur nous dit aussi que nous sommes un petit troupeau et qu'on ne doit pas avoir de crainte. Qui suis-je pour ne pas accepter ses paroles ?

— **Quelqu'un a dit que la Russie est le seul pays dans le monde où une révolution chrétienne soit encore possible. Qu'en pensez-vous ?**

Mme Alberti : Il y a en Russie une grande crise spirituelle. Les Russes ont commencé à sentir de façon dramatique le vide créé en eux et autour d'eux par la proclamation de la mort de Dieu. Cela se traduit par l'alcoolisme, la drogue, le refus de travailler, tout ce qui, en somme, a conduit à la gigantesque crise économique que reconnaissent les dirigeants eux-mêmes.

C'est pourquoi on assiste à une recherche qui revêt parfois un caractère miraculeux. Bien que la tradition chrétienne ait été complètement brisée, que l'Eglise ne soit pas en mesure d'éveiller le sentiment religieux, beaucoup de gens trouvent la foi. C'est pourquoi je me suis beaucoup reproché d'avoir sous-estimé la force de l'Esprit Saint.

Néanmoins, on exagère un peu quand on parle de renaissance religieuse et quand on dit que la Russie bouillonne. Mais quelque chose se produit et ce quelque chose est très profond et très sérieux. Les gens comprennent de plus en plus que la crise économique et sociale a des racines spirituelles et morales. On en



parle même dans la presse alors que ce genre de discours était complètement banni dans le passé.

– **Le renouveau spirituel touche-t-il aussi les étudiants ?**

Mme Alberti : Oui, et même avec une certaine force. N'ayant pas connu la terreur stalinienne, ils n'ont pas la peur de leurs aînés.

– **Croyez-vous à la sincérité des Soviétiques dans les récents accords de désarmement ?**

Mme Alberti : On s'est laissé prendre par le rêve doré où tout le monde s'aime et où on est tous amis, mais ce ne sont pas les armes qui font naître ou mourir la paix. Cela me rappelle l'euphorie des accords de Munich en 1938.

– **Que pense-t-on dans les milieux d'opposition en URSS des réformes de Gorbatchev ?**

Mme Alberti : Deux tendances opposées se distinguent. D'un côté, ceux qui en espèrent quelque chose. Ils apprécient la possibilité de parler et d'écrire sur certains sujets. On voit paraître, il est vrai, des articles honnêtes qui vont au fond des problèmes. Ils sont convaincus que la situation intérieure du pays est tellement désastreuse que le régime n'a pas d'autre choix que celui de laisser ce processus se développer.

Et puis, il y a ceux qui pensent que tout cela n'est que propagande pour que l'Occident soit disposé à aider et à soutenir le régime. La majorité des gens, elle, veut profiter des possibilités qu'offre la situation actuelle tant qu'elle durera.

– **Ce qui se passe en Pologne a-t-il un impact en union soviétique ?**

Boguslaw Sonik : Nos régimes craignent l'union des mouvements d'opposition. Il est plus facile pour un Polonais aujourd'hui d'aller à Paris qu'à Moscou, Prague ou Budapest.

Mme Alberti : Un groupe d'opposition a organisé un séminaire sur les droits de l'homme à Moscou. Des Français, des Suédois, des Américains y sont venus mais les Polonais et d'autres participants de l'Est n'ont pu s'y rendre.

Les Polonais offrent un modèle très important pour la Russie. D'abord parce qu'ils sont dans une société



Mme Alberti dans son bureau de « La Pensée russe ».

post-marxiste qui a commencé à réfléchir à ce qu'elle doit devenir. Ensuite, parce qu'ils ont su établir une collaboration entre l'intelligentsia et la classe ouvrière.

B. Sonik : Cette collaboration a commencé il y a huit ans. Nous avons créé en 1977 un mouvement indépendant parmi les étudiants que nous avons appelé *Solidarnosc*. Nous avons distribué des tracts aux ouvriers de Nowa-Huta mais ils avaient l'impression que nous n'étions qu'une dizaine d'étudiants encerclés par la police. C'est seulement par la suite que le lien s'est fait et qu'on a connu l'explosion qui nous a complètement dépassés. Aujourd'hui, à Cracovie, les ouvriers sont devenus les porte-drapeau de l'opposition. C'est un résultat tout à fait inespéré.

La collaboration avec le milieu rural est aussi très importante parce que la tactique du parti communiste est de diviser pour régner : opposer entre eux les paysans, l'intelligentsia, les ouvriers des grandes entreprises et ceux des petites entreprises. Nous avons compris qu'il nous fallait dépasser ces divisions. Je me souviens des excuses faites par un militant de *Solidarnosc* de Nowa-Huta aux universitaires de Cracovie parce qu'en 1968, quand les étudiants avaient manifesté, il se trouvait du côté des milices ouvrières qui avaient matraqué les étudiants.

Slawomir Czarlewski : Les Polonais restent prudents sur ce qui se passe en URSS. Ils n'y mettent pas leur espoir. En revanche, l'attitude

du gouvernement du général Jaruzelski permet de gagner plus facilement des espaces de liberté. On a assisté à la création de sociétés ou d'organisations privées qui mènent une activité économique ou académique indépendante. Elles ne sont pas reconnues par le pouvoir mais elles existent.

Ce qui pèse le plus sur les Polonais, c'est la crise économique qui est dramatique. Même si l'Eglise est très forte, la société polonaise est un peu à l'image de la société soviétique, marquée par une démoralisation, une fatigue et une crise du travail.

– **En Occident, où nous prenons pour acquis le fait de vivre en démocratie, que devons-nous apprécier le plus ?**

Mme Alberti : Tout ce que vous avez ici est à apprécier. Le seul fait que nous soyons réunis et que nous puissions parler librement, par exemple. Dans les pays de l'Est, des groupuscules se battent avec acharnement pour conquérir ce droit.

– **Les raisons de se battre sont peut-être plus évidentes chez vous. Quels sont les combats que nous devons mener ici ?**

B. Sonik : Je suis un peu étonné de ne pas voir les jeunes s'impliquer davantage dans la politique française. Je ne connais pas en France de journaux d'étudiants intéressants. A l'université, nous avons créé notre association. Editer un journal clandestin était quelque chose de formidable. On consacrait tous nos zlotys à imprimer quelques numéros. Ici,

chacun semble inquiet pour son avenir et cherche des solutions individuelles.

– Nos amis polonais sont à peine plus âgés que nous et ils ont tout investi dans *Solidarnosc* il y a déjà huit ans sans attendre que la génération des 45-50 ans décide pour eux. Pour la question des rapports Est-Ouest, que pouvons-nous faire ?

Mme Alberti : Essayez de comprendre ce qui se passe à l'Est, de découvrir la réalité au-delà de ce que la propagande, la paresse ou la superficialité veulent vous faire croire. Ensuite, cherchez à rencontrer ceux qui auront vraiment le courage de vous le dire. Ce n'est pas facile mais ça devient possible. C'est très important pour les gens de l'Est.

C'est ce que font par exemple les groupes pacifistes qui ont apparu depuis quelques années à l'Est, malgré la résistance très forte des autorités. Nous sommes disposés à vous aider à établir des contacts sur place, car on ne peut pas rencontrer les Russes à Moscou en les abordant dans la rue.

B. Sonik : Les mouvements pacifistes de l'Ouest ne comprennent pas ce qui se passe à l'Est. Je connais un groupement pacifiste en Pologne qui

explique clairement qu'il n'y a pas de paix sans liberté.

C. Czarlewski : Je crois aux initiatives concrètes même à petite échelle et je pourrais en citer de nombreuses. Elles donnent une dimension à sa vie et sont le signe concret de la solidarité. Par exemple des agriculteurs de Lorraine se sont intéressés à un village de Pologne après le coup d'Etat de 1981. Ils ont organisé trois rassemblements d'enfants de onze à seize ans dans la campagne polonaise. C'était la première fois que ces jeunes Polonais pouvaient rencontrer leurs contemporains occidentaux. Cela a complètement changé leur vision des choses.

– La pensée dominatrice et expansionniste reste-t-elle ancrée dans l'esprit des dirigeants soviétiques ?

Mme Alberti : J'en suis convaincue. Ils ne peuvent pas y renoncer à cause de leur idéologie. Le discours officiel est précisément resté inchangé sur ce point-là.

– On a l'impression que les réformes proposées par Gorbatchev, notamment sur le plan économique, contredisent l'idéologie marxiste.

Mme Alberti : C'est bien la preuve de la faillite du communisme. Gorbatchev l'a dit lui-même : « Si nous

étions une entreprise commerciale dans le monde occidental, nous aurions fait faillite depuis un bon moment. »

Ce qu'il faut observer maintenant, c'est la mise en application de ces réformes, car rien n'est encore fait. Le premier obstacle sera le chômage. En Union soviétique, vous avez en général trois ou quatre personnes là où une seule suffirait à la tâche. C'est pourquoi tout le monde est mal payé et personne n'a envie de travailler. Si vous mettez à la porte ceux qui ne travaillent plus, parce qu'ils sont incapables, qu'ils boivent ou qu'ils sont démoralisés, vous héritez inéluctablement du chômage.

Kossyguine avait déjà tenté des réformes. Elles ont échoué pour cette raison. La crise a pris de telles proportions que je ne sais pas comment ça va se passer cette fois-ci.

– On entend dire qu'il faut aider Gorbatchev à sortir son pays de la crise pour ne pas le contraindre à la guerre et que nos rapports avec l'Est doivent être le moyen d'y faire pénétrer l'esprit de la démocratie.

Mme Alberti : Ceux qui parlent d'aider Gorbatchev pour éviter une guerre font le jeu de la propagande. Les Soviétiques n'ont pas eu beaucoup de succès avec l'Afghanistan. Si tous ceux qui font des affaires avec l'Est faisaient front pour lier leur action à certaines conditions, du fait que l'économie soviétique en a besoin, ce serait utile. S'ils ne pensent qu'aux échanges économiques ou commerciaux, ça ne changera pas grand chose. Un opposant yougoslave me disait récemment qu'on parle chez eux de *glasnost* et de *perestroïka* depuis trente ans. Pour lui, tant que l'Etat et le parti auront le monopole, même avec une plus grande liberté dans la presse et dans le domaine économique, il n'y aura pas d'amélioration.

Ceux qui font du commerce avec l'Est ne doivent pas penser au seul profit. Ce n'est pas peu demander mais je crois que c'est indispensable. Ne vivons pas pour être riches aujourd'hui mais vivons pour créer quelque chose qui soit humain et, disons, selon le dessein de Dieu.



Rassemblement de pèlerins en Union soviétique

« PERESTROÏKA », LE LIVRE DE GORBATCHEV, LU PAR UN NORVEGIEN

Mikhaïl Gorbatchev est-il marxiste-léniniste ? A en croire son livre, *Perestroïka* (Restructuration), cela semble être le cas.

Il est aussi un homme qui s'efforce de déduire son action des faits plutôt que des dogmes. « Nous sommes tous, dit-il dans sa conclusion, les élèves d'un maître qui s'appelle la vie, le temps. »

Perestroïka énumère les échecs communistes avec une considérable honnêteté. Mais ces échecs n'ont apparemment pas ébranlé la foi de Gorbatchev dans l'idéologie même. Deux explications sont possibles : ou bien il y croit vraiment, ou bien ses nombreuses courbettes à l'adresse de Lénine ne sont qu'une tentative de convaincre les « faucons » du Kremlin qu'il n'a pas choisi la voie du capitalisme.

Parfois ses convictions sonnent vrai : il veut déléguer au peuple une plus grande marge de co-détermination et de responsabilité. Le meilleur antidote au stalinisme ou au brejnevisme serait-il la participation de la base ? « Si nous laissons tout venir du centre ou, pire encore, d'une seule personne ou d'un groupe de personnes, nous avons toutes les chances de tomber dans des formes de pensée fossilisées. »

C'est là qu'on peut voir en lui un populiste plutôt qu'un disciple de Lénine, qui a misé au nom du peuple, puis contre lui, sur un parti-élite. Les tendances élitistes, renforcées par un système de privilèges, vont-elles un jour entrer en conflit avec l'approche populiste ? C'est probablement là-dessus que se décidera l'avenir de l'Union soviétique.

Les droits de l'homme

Jusqu'où Gorbatchev va-t-il laisser s'étendre la participation ? *Perestroïka* reste ambigu sur les droits de l'homme. Il affirme que les citoyens

doivent avoir le droit au désaccord et à la critique sans risquer le retour du bâton. Il insiste sur le rôle de la loi. « Les violations de la loi ont eu de tragiques conséquences que nous ne pouvons ni oublier ni pardonner. » Mais la présence de millions de chômeurs ou de pauvres dans un pays riche – il pense notamment à l'Amérique – ne viole-t-elle pas les droits de l'homme, se demande-t-il ?

A aucun moment l'auteur ne spécifie les changements qu'impliquerait pour l'Union soviétique la liberté de parole et de croyance. Là se reflètent les contradictions de la vie soviétique : la salle de Moscou, où se donne le film du cinéaste Abouladze, *Le Repentir*, ne désemplit pas. Il s'agit d'une condamnation saisissante du totalitarisme. Il nous renvoie, vers la fin, aux sources chrétiennes de la Russie. Mais, au même moment, de nombreux chrétiens soviétiques sont en prison pour avoir proclamé leur foi.

Le désarmement

Perestroïka traite abondamment de la nécessité du désarmement.

De nouveau, les propos de Gorbatchev dégagent un air de sincérité. « Les adversaires doivent devenir des partenaires et se mettre à rechercher, en commun, le moyen de parvenir à une sécurité universelle. » Une guerre atomique anéantirait et communistes et capitalistes. Une telle affirmation n'est pas sans conséquence sur la théorie et la pratique de la guerre de classe. Après l'arrivée de Gorbatchev au pouvoir, la définition de la coexistence comme étant « une forme particulière de la guerre de classe » a disparu du programme du parti communiste soviétique. Il rejette aussi l'insinuation selon laquelle le véritable motif du désarmement serait pour l'Union soviétique sa faiblesse économique.

Il réfute tout aussi vigoureusement l'accusation de complot pour la do-

mination du monde. Pour Gorbatchev, les causes des conflits régionaux comme l'Afghanistan ou le Nicaragua sont à chercher dans la situation sociale de ces pays. L'Union soviétique n'est pas l'instigateur, mais seulement un appui aux éléments qu'elle considère comme progressifs. Mais l'équation progressifs-pro-soviétiques coule de source. Dans un cas comme celui de l'Ethiopie, les conséquences pour la population en sont tragiques.

De la part d'un homme au pouvoir depuis peu de temps, sa plaidoirie pour une compétition pacifique entre les systèmes et idéologies en conflit a peut-être quelque chose de sincère. Il a confiance que le socialisme l'emportera parce qu'il est « le plus cohérent avec les intérêts du peuple ».

Dans sa préface, Gorbatchev qualifie *Perestroïka* d'invitation au dialogue. Il serait téméraire pour l'Occident de refuser cette invitation et par là de manquer une chance d'associer à ce dialogue les « durs » de l'Union soviétique qui ne rêvent que d'un retour au passé. Ce dialogue fournit une clé pour distinguer entre démagogie et intentions réelles. Mais tout dialogue peut avoir un vainqueur : l'Occident ferait donc bien d'évaluer la crédibilité de ses propres idées et pratiques.

Le réalisme a confronté M. Gorbatchev à la folie de la course aux armements et aux vices essentiels du système soviétique. Le même réalisme l'amènera-t-il un jour à mettre en question l'idéologie communiste en soi ?

JENS J. WILHELMSSEN

1) *Perestroïka*, de Mikhaïl Gorbatchev, Flammarion, 1987.

ERRATUM. Une erreur de frappe a déformé le sens d'une phrase de l'article de Gérard d'Hauteville sur le livre de Hubert Reeves (Changer N° 195, janvier 1988) : A la fin de la première colonne, page 14, il fallait lire principe anthropique (et non entropique).

Pasteur anglican, professeur à Oxford, auteur dramatique, Alan Thornhill, qui a célébré récemment son quatre-vingtième anniversaire, a surtout été un des plus proches compagnons de Frank Buchman, le fondateur du Réarmement moral. De son livre Best of Friends, nous publions ci-dessous, avec l'aimable autorisation de l'éditeur, un extrait du chapitre consacré à celui qui, parmi ses « meilleurs amis », occupe la toute première place.

L'AMI DE TOUTES MES HEURES

par Alan Thornhill

Comme toute amitié, l'amitié avec le Christ s'accompagne d'une suite continue de découvertes. Dans cette quête, c'est la première heure du jour qui pour moi est la plus précieuse : que ce soit aux heures sombres et froides de l'hiver, lorsque, emmitoufflé dans une couverture et ragaillardi par une tasse de café, je suis confronté à une journée nouvelle ; ou que, dans la gloire du printemps naissant, je suis réveillé par le chœur des oiseaux et qu'un jaillissement de vie nouvelle met mon esprit et mes sens en émoi ; ou que je m'agenouille pour rendre grâce ; ou que je suis assailli par le poids de mes fautes, ou à genoux devant l'autel pour recevoir le Saint Sacrement ; ou encore, papier et crayon en main, prêt à noter les pensées subtiles, urgentes, souvent difficiles à saisir, que le Saint Esprit accorde à celui qui écoute avec honnêteté.

Oui, chaque journée peut commencer par une redécouverte de l'amitié du Christ. Manquez cette heure précieuse et vous manquez votre journée. Saisissez-la, avant le téléphone, avant le courrier, le journal et les rendez-vous, et la vie prendra un tour nouveau, spécial, aventureux.

« Découvertes », c'est le nom du journal que je tiens depuis un certain temps. Presque chaque jour j'y note quelques lignes : un éclairage nouveau sur la nature ou sur le monde ; une rencontre ; une vérité nouvelle, parfois saisie dans un livre ou lors d'une conversation ; une bonne blague ; une illumination, agréable ou non, sur ma propre nature ; une inspiration, rapide comme une étincelle ; une nouvelle vision de Dieu. Chaque journée me fait découvrir quelque chose, même si ce n'est que la constatation que je suis endormi, à demi-mort spirituellement, centré sur moi-même à l'excès. Au réveil, le nom de quelqu'un vient parfois me battre les tempes et je découvre plus tard que cette personne est dans le besoin, ou a quelque chose à donner. Souvent, c'est le Christ qui est là, avec une injonction familière : « Ne crains pas ! » ou « Va en paix ! » Parfois, il m'éveille brutalement : un avertissement, un ordre, me poussent à me lever et à obéir.

Plus de jardin secret

Durant le temps d'écoute, l'ombre d'une croix se profile parfois sur le sentier ensoleillé. C'est un autre ami qui se présente alors : non pas le Jésus qui se donne de tout son amour, mais le révolutionnaire qu'il est aussi, déterminé à aller jusqu'au bout, à ramener à la vie, à sa vraie destinée, un monde qui se meurt.

Cette amitié implique que je m'identifie à sa vie. Dès l'âge de douze ans, ne savait-il pas qu'il avait à « s'occuper des affaires de son père » ? Or, si ce sont ses affaires, ce sont aussi les miennes, puisque je suis son ami. Finie la relation facile, égoïste, à éclipses. C'est le moment de l'engagement total. Puisqu'il a donné sa vie pour moi, à moi de donner ma vie pour lui. Pas de réserves, pas de réticences, pas d'échappatoires, pas de place pour l'autosatisfaction, pas le moindre jardin secret : tout est donné pour toujours. « Offrez-vous vous-même chaque jour à un Christ passionné », disait l'écrivain anglais Peter Howard.

Pour moi, c'est là une nouvelle définition de l'amitié. Je comprends mieux combien nous sommes lâches avec notre pacifisme moral et nos compromissions. Je mesure le coût terrible du péché dans un monde déchiré par la guerre, pris dans la lutte éternelle entre la souveraineté divine et la volonté humaine d'êtres arrogants et rebelles.

Tout ceci peut conduire à des décisions personnelles terriblement inconfortables, à prendre sur le champ, mais pleines de promesses à long terme. Chaque jour, je répète la prière que m'a apprise l'acteur-manager Bernard Miles : « Mon Dieu, aide-moi à t'aider aujourd'hui. »

*Extrait de BEST OF FRIENDS, d'Alan Thornhill
Marshall Pickering, Grande Bretagne, 1986*

Traduction : Philippe Lasserre
Titre et intertitre de la rédaction

« DIEU SE SERT AUSSI DES CIRCONSTANCES »

Un entretien avec Jean et Emmina Carrard

Lui Vaudois, elle Romanche des Grisons et fière de l'être, Jean et Emmina Carrard ont derrière eux une vie bien remplie et variée.

Changer : Comment définissez-vous le fil conducteur de votre vie ?

Emmina : Par l'écoute et l'obéissance. Pour moi, tout a commencé quand j'ai compris que Dieu avait un plan pour ma vie. J'occupais à ce moment-là mon premier emploi, comme institutrice dans une maison pour enfants délinquants. J'avais tant de problèmes que, au moment où j'ai pris ce poste, mon cousin m'a demandé : « Tu y vas comme élève ou comme enseignante ? »

L'élément nouveau a été la découverte du principe d'honnêteté qui, appliqué rigoureusement à ma vie, m'a amenée à des démarches précises. Par exemple, j'avais resquillé pour entrer dans une salle de concert. J'ai restitué le prix du billet. J'ai constaté que je disposais là d'un atout pour aider mes élèves. Quand je leur racontais ce que j'avais fait, ils s'exclamaient : « Quoi, Mademoiselle, vous étiez comme nous quand vous étiez jeune ! » Je pouvais alors leur parler du changement, dans ma vie comme dans la leur.

Et pour vous, Jean ?

Jean : Le fil conducteur, dans ma vie, a toujours été la recherche, dans le silence du recueillement, de la volonté divine.

Cela remonte à mon enfance. Quand j'avais quatorze ans, mon père avait eu le courage d'être vraiment transparent avec ses fils. Cela m'a permis d'avoir avec lui, à mon tour, la même franchise sur ce dont un jeune homme ne parle pas volontiers à ses parents. Ce fut une libération immense. Depuis ce jour, je savais que mes parents et moi étions sur le même plan d'obéissance à notre créateur.

En 1946, à l'ouverture de Caux, les contacts avec des gens de tous les continents m'ont apporté une nou-

velle perspective et, avec elle, une nouvelle inspiration.

- Le lancement du centre international du Réarmement moral, à Caux, a donc été la première grande aventure de vos vies ?

Emmina : Quand on m'a demandé de venir aider à Caux - il y avait mille deux cents participants à la fois durant les conférences d'été - j'ai aussitôt accepté mais, au début, j'ai beaucoup pleuré : plus de mille personnes, mon foyer ? Moi qui rêvais d'être institutrice dans un village de deux cents habitants où on ne fait que garder les vaches ! Le premier pas a été dur mais, ensuite, j'ai cessé de rouspéter.

Jean : Caux, pour moi, a été une tâche enthousiasmante. Au lendemain de la guerre, à laquelle la Suisse avait échappé, nous avions soudain le sentiment de pouvoir faire quelque chose de valable pour l'Europe et le monde.

J'étais alors dans l'enseignement professionnel, m'occupant des apprentis d'une usine de construction de machines dans le Jura suisse. Je me souviens m'être dit : « Tout ce que l'on entend à Caux est très bien, mais c'est l'expérience d'autres gens. Cela va-t-il s'appliquer dans la vie d'un jeune cadre comme moi ? » A Caux, mes amis m'avaient dit : « Tu as tout ce qu'il te faut si tu prends suffisamment de temps dans la préparation de tes journées. Tu as des critères moraux pour corriger ta marche de tous les jours. » En fait, mes années dans cette entreprise ont été pour moi des années-test : j'ai découvert que, par le changement des hommes, l'esprit d'une entreprise peut être transformé. Des initiatives constructives proposées par certains ont même conduit à des changements structurels.

- C'est-à-dire ?

- La première délégation de l'entreprise qui soit venue à Caux, un an après mon arrivée, était composée du

directeur général, du chef de personnel ; du secrétaire du comité d'entreprise et de moi-même.

Il y a eu d'autres délégations par la suite. Tout cela a suscité des changements. A la fin de 1947, dans le rapport annuel du comité d'entreprise, on lisait ceci : « Si l'état d'esprit dans les ateliers s'est amélioré, c'est en grande partie à la suite de l'attitude des chefs et des ouvriers qui s'efforcent d'appliquer les principes de Caux. Le respect des idées d'autrui est en progrès. »

- Et quelles ont été les aventures de votre vie commune ?

Jean : Le plus fort a été qu'après six mois de mariage, nous avions vingt-deux enfants !

Emmina : En fait des enfants allemands, de deux à dix-sept ans. Un groupe de mineurs de la Ruhr avait écrit et monté à Caux une pièce de théâtre qui a aussitôt fait le tour du monde. Ces mineurs avaient obtenu des congés spéciaux de leurs employeurs et devaient partir avec leurs épouses. Qu'allait-il advenir de leurs enfants ? Une école allemande fut alors ouverte à Caux avec l'aide de trois enseignants bénévoles et d'une personne par famille. On nous a demandé d'être les parents adoptifs de tout ce petit monde. Cela a duré un an et ce fut une année très riche. Certains des enfants ont vécu de profonds changements, qui ont bouleversé leurs parents, alors que ceux-ci se trouvaient à l'autre bout du monde ! Un jour, à cause de certains incidents, j'ai dû rassembler quelques-unes des filles. « Moi aussi, j'ai eu des tentations, leur ai-je dit. Mais qu'est-ce qu'on fait, avec ces tentations ? » Nous avons pris un moment de recueillement, à la suite de quoi les filles se sont ouvertes sur beaucoup de choses. L'une d'elles, en particulier, trouvait très difficile d'avouer à son père ce qui s'était passé. « Il ne pourra pas me pardonner », disait-elle. Mais sa lettre est partie avec les autres. Finalement,

bien après ses copines, elle a reçu une réponse : « J'ai eu beaucoup de peine en lisant ta lettre, lui écrivait son père, parce que je sais que si j'avais vécu différemment, tu n'aurais pas eu à passer par là. Je te demande pardon pour ma part de torts. Sache que tu peux toujours venir nous parler. »

- Vous avez aussi passé quelques années dans le Jura, au moment de la crise qui a conduit à la création d'un nouveau canton ?

Jean : Nous avons en fait pris conscience du problème du Jura en 1968, lors d'un séjour au Liban. L'ambassadeur de Suisse, avec qui nous parlions des problèmes du Proche-Orient et de Chypre, nous a dit soudain : « Mais où en sommes-nous pour la question du Jura ? » Nous avons dû avoir une mine ébahie car il a ajouté : « Ici au Moyen-Orient, les gens savent très bien qu'en Suisse nous avons aussi des difficultés de minorités ethniques. » Cela nous a donné une tout autre perspective sur un problème que nous avions tendance à minimiser. A notre retour, nous avons pris les choses au sérieux.

Nous avons à ce moment-là la visite en Suisse de deux étudiants de Papouasie-Nouvelle-Guinée et nous les avons accompagnés pour une tournée de visites dans cette région. Une fois de plus, ce sont les événements qui nous ont conduits, plutôt que des désirs personnels.

La présence de ces garçons de Papouasie et les projections de diapositives que nous avons organisées dans les écoles secondaires nous ont permis d'établir de nombreux contacts avec les jeunes et les professeurs.

Emmina : Par la suite, différentes actions du Réarmement moral ont été menées dans le Jura, plusieurs fois avec des pièces de théâtre. Mais il fallait pouvoir agir dans la durée et disposer d'un foyer où l'on pourrait recevoir les Jurassiens et leur faire rencontrer des visiteurs de l'étranger ou, ce qui était tout aussi important, des Suisses des autres parties du pays. C'était l'année avant le référendum décisif qui, en 1977, allait aboutir à la création d'un nouveau canton. Aussi avons-nous loué un appartement dans une ville de la région, Moutier. Cela a débouché sur des

Jean et
Emmina
Carrard



rencontres de séparatistes et d'anti-séparatistes. Un jour, un séparatiste qui nous rendait visite nous a dit son désir de rencontrer quelqu'un de l'autre bord. J'ai pu alors lui dire : « Justement, dans dix minutes nous attendons M. Untel ! » Et nous avons ajouté : « Si vous voulez partir, il est encore temps ! » Mais il est resté.

Jean : J'ai eu la tâche délicate de prévenir le nouvel arrivant : il ne verrait pas seulement les quelques hommes politiques venus de Suisse centrale qu'il était venu rencontrer, mais il y avait aussi là un séparatiste. Aussitôt il a mis son masque d'homme politique et m'a dit sèchement : « Intéressant ! »

Emmina : Quand il est entré, on sentait l'atmosphère tendue. J'ai essayé d'aider avec des gâteaux et du thé.

Jean : Il s'est d'abord présenté. Et cette présentation a duré vingt-cinq minutes ! A la fin, il a dit : « Je pense que vous avez des questions. » Sur quoi le séparatiste a dit très simplement : « Eh bien non ! Cela m'a beaucoup intéressé de vous entendre. » La tension a disparu tout d'un coup et ils ont eu une très bonne conversation d'homme à homme.

- Avec le recul des années, avez-vous le sentiment d'avoir pu contribuer à créer un climat différent ?

Emmina : Il est difficile de juger, surtout quand on voit ce qui se passe maintenant, puisque le problème rebondit aujourd'hui. Sur le moment, il y a eu des rencontres. Des gens se sont côtoyés qui, autrement, ne l'auraient pas fait. Cette tâche de rap-

prochement et de réconciliation est toujours à faire et à refaire.

- Vous avez dit que ce sont les événements qui vous ont guidés dans la vie. Pourriez-vous préciser ?

Jean : Dieu peut nous diriger de différentes façons. Il peut, par les événements, nous conduire vers certaines situations. Les événements influencent le cadre, non pas l'engagement d'obéissance. Des millions d'hommes et de femmes, dans le monde, n'ont pas le choix. Ils ont quand même une mission dans le plan de Dieu. Si je n'accepte pas que les événements extérieurs me placent dans un cadre que je n'aurais pas choisi moi-même, je me prive de quelque chose.

Emmina : Il s'agit de répondre à des besoins. Comme l'a dit une religieuse : « Dieu nous montre aussi sa volonté à travers les besoins du moment. » On fait ce qui doit être fait...

Jean : Je suis de plus en plus persuadé que la plus grande tâche qu'un être puisse entreprendre, c'est une tâche de service. Nous n'avons eu de réelles satisfactions que quand nous avons découvert la mission particulière qui nous était réservée. Cela implique une recherche permanente et, comme le disait mon père, ce n'est pas ce que nous faisons qui compte, mais l'esprit dans lequel nous faisons, à chaque instant, ce que nous devons entreprendre. C'est ainsi que l'on trouve la pleine harmonie dans ses entreprises. Les tâches peuvent changer. La mission reste la même.

Propos recueillis
par PHILIPPE LASSERRE

AGRICULTEURS A CAUX

La dernière journée des rencontres de Nouvel-An à Caux a été marquée par la présence du monde agricole. Une vingtaine d'agriculteurs suisses et leurs épouses, quelques-uns venus de Grande-Bretagne et de France, ainsi que plusieurs étudiants ou ingénieurs des professions para-agricoles ont pu, en écoutant les conclusions de la rencontre, remettre les problèmes agricoles à leur vraie place face aux défis de notre époque (réconciliation des pays et des peuples, relations Est-Ouest). Ils ont apprécié l'occasion de retourner ensemble aux vraies sources spirituelles et d'être davantage sensibilisés au lien nécessaire entre le changement personnel et les besoins du monde.

M. Patrick Evans, agriculteur britannique, a captivé son auditoire par sa réflexion et son engagement

personnel sur les questions liées au développement du tiers-monde. Il a souligné le rôle précieux des contacts directs entre agriculteurs des pays développés et en développement pour amener à une prise de conscience créative des deux côtés. Après la projection du film *Pour l'amour de demain*, les participants ont échangé leurs préoccupations et leurs espoirs : les difficultés économiques grandissantes pour leurs exploitations, la peur de la CEE, les oppositions entre petits et grands domaines en Suisse. La présence de personnes de nombreux pays comme le souci des agriculteurs concernant la résolution des problèmes alimentaires dans le monde les ont amenés à se poser les questions suivantes : comment transmettre aux décideurs quelques-unes des idées inspirées de « l'esprit de Caux » ? Comment la conférence mondiale sur l'alimentation organisée en avril 1988 par Lord Henry Plumb,

président du Parlement européen, pour laquelle certains d'entre eux ont apporté leurs suggestions, peut-elle déboucher sur des résultats concrets ? Les participants sont convenus de se retrouver pour continuer cette réflexion. M. Evans a poursuivi son séjour en Suisse en rendant visite à plusieurs agriculteurs.

La rencontre de Caux s'était ouverte dès avant Noël avec une trentaine de Néerlandais – cinq familles nombreuses. On notait aussi la présence d'une dizaine d'Américains et de nombreux jeunes, ainsi que de M. Allan Griffith, ancien conseiller de plusieurs premiers ministres australiens accompagné de son épouse.

appel à la moralisation des affaires : « Accepter l'habitude des pots-de-vin pour emporter des marchés dans le tiers-monde, c'est anéantir nos propres efforts d'assainissement, c'est accepter la fatalité : nos industries ne pourraient alors plus rivaliser avec les firmes étrangères et notre chômage s'aggraverait. »

A LA BARBADE

Lors des fêtes qui ont marqué vingt ans d'indépendance à la Barbade, un programme spécial de la télévision a diffusé l'interview d'un héros national, Conrad Hunte, ancien capitaine-adjoint de l'équipe



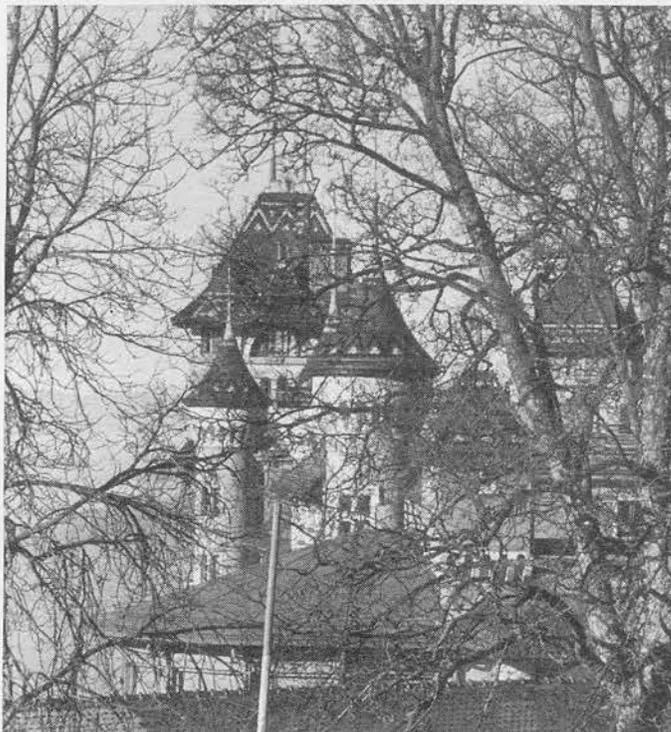
AFRICAINS EN SCANDINAVIE

Cinq jeunes Nigériens viennent de passer deux mois en Scandinavie. Auparavant, en accord avec les autorités de leur pays, ils avaient fait leur service national d'un an avec les équipes du Réarmement moral au Nigéria même, présentant une pièce de théâtre et des films, apportant aussi le témoignage de leur lutte contre la corruption.

Le but du séjour en Scandinavie était double. Au cours de visites dans les écoles, dans les paroisses et auprès de personnalités politiques, ils ont étudié l'attitude des Scandinaves envers le développement du tiers-monde. Ils ont aussi fait connaître leur vie de jeunes Africains et leurs opinions sur la société qu'ils veulent construire. C'est ainsi que l'un d'eux, Emmanuel Odiachi, interrogé pour un débat à la télévision norvégienne sur la corruption, sujet de grande actualité dans les pays nordiques, a lancé un

antillaise de cricket, plusieurs fois championne internationale. Sa carrière sportive terminée, il s'est consacré à construire des ponts entre les races. Il habite aujourd'hui à Atlanta. « Le Réarmement moral m'a fourni les bases et la perspective nécessaires pour cette tâche, a-t-il déclaré. Je l'ai vu à l'œuvre en Afrique du Sud, en Grande-Bretagne et aux Etats-Unis. Il propose une autre voie que celle de la violence pour construire la société de demain. »

PHOTOS : Aide aux croyants en U.R.S.S. : pp.1 et 7 ; F. Chavanne : p. 5 ; P. Lasserre : pp. 11 et 12 ; La Pensée russe (archives) : p. 6 ; Réarmement moral (archives) : pp. 12 et 14 ; A. Strong : p. 13.



Caux en hiver... sans neige

UN QUARTIER APPAUVRI, UNE PAROISSE NANTIE... LES OPTIONS D'UNE FAMILLE AMERICAINE

L'Amérique est un très vaste pays où l'on a pris l'habitude de déménager facilement, parfois pour la seule raison que la vie devient difficile là où l'on se trouve. Les gens quittent les centres-ville quand les problèmes urbains y deviennent trop graves et vont s'installer en banlieue. Ou alors, si on a des difficultés dans son travail, on va chercher ailleurs, parce que le marché de l'emploi est très fluide. Ou encore, si on a des ennuis en famille, on divorce... ce qui n'est d'ailleurs pas propre à l'Amérique !

La tendance est donc forte, aux Etats-Unis, à éviter les problèmes par la fuite. Mais je connais des Américains qui, eux, ont décidé de rester là où ils sont et de faire face. Nous avons aussi été amenés à certains choix nous-mêmes.

Mon mari et moi habitons un vieux quartier de Saint-Paul, en pleine ville. C'est le quartier résidentiel d'autrefois, d'avant l'époque où les gens aisés sont allés s'installer à l'extérieur. On y trouve de vieilles et belles maisons à rénover et qui ne sont pas trop

chères ; on est à mi-distance des deux centres-ville de St Paul et de Minneapolis ; on peut y circuler à pied. Mais c'est devenu un quartier très négligé, où se retrouvent toutes les ethnies : des noirs, des blancs, des réfugiés d'Asie du sud-est, pour la plupart des familles à revenus modestes. Il y a aussi des pauvres qui vivent de l'aide sociale ; beaucoup de femmes non mariées avec des enfants en bas âge, des gens que leur niveau de formation peu élevé empêche de trouver un emploi stable. Conséquence presque inévitable de cette situation : le taux élevé de délinquance et de criminalité.

Trois cambriolages

Après deux cambriolages, nous nous sommes posé la question : est-ce que nous restons dans ce quartier ? Est-ce que nous acceptons la proximité de ces bars nocturnes qui servent de relais aux drogués, aux prostituées et aux souteneurs ? Ou est-ce que nous partons vers un quartier plus cher mais plus paisible ?

Nous avons alors rassemblé des amis qui, comme nous, croient que Dieu peut nous guider et nous avons réfléchi à la question tous ensemble. Nous avons eu le sentiment que nous devions rester. Peu après, nous avons subi notre troisième cambriolage ; il y a eu d'autres problèmes. Mais nous restions convaincus que c'était la bonne décision.

Nous avons alors découvert dans le quartier d'autres personnes qui avaient, elles aussi, fait ce choix délibéré. En particulier un couple noir très remarquable, appartenant à la classe moyenne. Ils auraient eu, s'ils l'avaient voulu, la possibilité de déménager. Mais ils ont décidé de rester avec comme objectifs de faire en sorte que le quartier demeure ouvert aux familles à revenus modestes et qu'on puisse y vivre dans la sécurité et la paix.

S'investir davantage

Il y a aussi un couple dans la trentaine, plus privilégié que nous. Avec deux salaires, et à leur âge, leur désir d'acheter une maison plus grande et plus belle pouvait paraître justifié. C'est aussi une question de prestige. D'autres encore, comme nous, ont décidé, dans la prière et dans le recueillement, soit de revenir de banlieue en ville, soit de rester en ville et d'y prendre des responsabilités sociales.

Ce sont des choix coûteux : les écoles des centres-ville sont d'un niveau moins bon ; les impôts y sont plus élevés.

Il se trouve que nous appartenons aussi à une importante paroisse de St Paul, qui se trouve tout près de chez nous. Aux Etats-Unis, où l'on vit très souvent coupé de sa famille, les églises jouent un rôle social et communautaire très important. Elles jouent un rôle de substitution. Elles sont de véritables centres de relations : c'est là qu'on a ses amis, qu'on



La famille Dickinson

vient pour ses loisirs. Notre paroisse est donc un établissement prestigieux de la ville, très conservateur, fréquenté par les nantis, les cadres, les gens qui ont un niveau d'éducation très élevé. On y entend de superbes concerts. Les pasteurs sont des prédicateurs brillants. On y rencontre des professeurs d'université qui nourrissent et stimulent votre esprit.

Mais, comme souvent parmi les nantis, la qualité de la vie spirituelle ne correspond pas toujours à celle de la vie intellectuelle et artistique. Faire partie de cette église est aussi pour beaucoup une question de prestige.

Nous étions quelques jeunes couples à nous interroger sur cette situation. Nous voulions nous investir davantage, notamment dans le domaine social. Devions-nous partir ? Y avait-il quelque chose que nous pouvions changer au sein de cette paroisse ? Ou les gens y étaient-ils trop confortables, trop sûrs d'eux ?

Là aussi nous avons eu la conviction de rester. Or le choix était grand, il y a en ville des centaines d'autres paroisses... Mais nous avons eu le sentiment qu'il fallait rester et se battre pour que règne un état d'esprit différent.

Un de nos amis a créé, au sein de la paroisse, un groupe de réflexion où les gens peuvent se recueillir et parler des questions les plus profondes qui les préoccupent. Cette initiative a été très combattue, notamment par un des pasteurs. Mais, maintenant, le courant a été renversé et ce groupe est très soutenu et marche très bien.

CATHERINE DICKINSON

(Extrait d'une intervention faite à Caux le 31 décembre 1987)

ROGER FOX

1896-1987

bourlingueur
et fidèle

Bourlingueur de Dieu, tel fut le père Roger Fox qui, pendant près de vingt-cinq ans, desservit la chapelle du centre de Caux.

Nous sommes sept Français, dont le vicaire général de Lille, à envahir un compartiment à Montreux. Nous revenons de Caux. Le huitième voyageur, un grand personnage ébouriffé de blanc, relégué dans son coin-fenêtre, ne tarde pas à le découvrir en nous écoutant. Quand nous arrivons tous les huit à Paris, l'esprit du chanoine Fox a déjà pris le chemin de Caux. « C'est la Providence qui vous a envoyés dans mon compartiment ! »

Pour Roger Fox, c'est toujours la Providence qui le met là où il est, car il engage toute sa vie sur un signe. Un signe pour devenir prêtre anglican, un signe à la lecture d'un article du *Times* pour devenir catholique, un signe pour se précipiter chez les Bénédictins, un autre pour entrer à l'Abbaye de St-Maurice en Valais. Il sera ainsi missionnaire en Inde, aumônier du port de Singapour, puis du port de Londres...

La chapelle de Caux, propriété du centre du Réarmement moral, est alors difficilement desservie. Les prêtres de passage essaient de faire face aux besoins spirituels de ceux qui la fréquentent mais déplorent l'absence de continuité. Le clergé local étant surmené pendant la période estivale, l'évêque de Fribourg a tenté de faire



appel à un clergé extérieur : le vicaire général de Lille vient d'assurer ainsi deux ou trois semaines de service. Fox est accroché par l'idée d'exercer son ministère en ce lieu charnière entre grands courants religieux.

Fox vient à Caux. D'abord prêtre de passage, bientôt de passage chaque week-end, il devient vite aumônier *de facto*, avant d'être officiellement nommé le premier titulaire de ce poste. Un quart de siècle de présence discrète dans ces vastes rencontres internationales, un quart de siècle d'amitié avec un nombre de gens de toute foi... Il a continué ainsi à bourlinguer sur la planète.

En écrivant ces lignes, je me pose une question : savons-nous, comme Fox, voir les signes de la Providence ou bien passons-nous à côté sans nous en douter ?

MICHEL J. SENTIS

RUSSIE

(suite de la page 4)

au marxisme par toute son éducation et au péché par tous ses sens, il ne peut éprouver qu'une immense compassion. Il porte les souffrances, les fautes, l'inhumanité de son interlocuteur jusqu'à s'offrir lui-même à la place du pécheur.

L'extrapolation nous vient naturellement : la nouvelle conversion de la Russie – qui sera peut-être perçue par certains, à l'instar de Popov, comme l'accomplissement d'une révolution insuffisante plutôt que comme son reniement – ne sera possible que si l'Occident assume les fautes de ceux qu'il a honnis aussi bien que les siennes, sans esprit de conquête ni de supériorité.

Existe-t-il suffisamment de Popov pour que cela fasse la différence ? Cela dépend pour une part de notre capacité à voir un Igor Popov en puissance non seulement dans la jovialité (relative) d'un Gorbatchev, mais aussi dans la froideur compassée d'autres officiels soviétiques que l'on pourrait rencontrer – qui sait ? – à tel cocktail ou telle réception diplomatique. Patience, perspicacité, fermeté, attente de l'impossible et humilité ne sont pas incompatibles. C'est peut-être dans cette perspective que se résoudra l'inconnue encore incommensurable de l'équation Est-Ouest.

JEAN-JACQUES ODIER

PROMOTION 1988

N.B. Pour des raisons d'efficacité, nous ne pouvons pas prendre en compte les adresses dans les pays autres que la France, le Canada, la Belgique et la Suisse.

M./Mme/Mlle 1
Nom : Prénom :

N° Rue

Code Postal : Ville :

Pays :

M./Mme/Mlle 2
Nom : Prénom :

N° Rue

Code Postal : Ville :

Pays :

M./Mme/Mlle 3
Nom : Prénom :

N° Rue

Code Postal : Ville :

Pays :

M./Mme/Mlle 4
Nom : Prénom :

N° Rue

Code Postal : Ville :

Pays :

M./Mme/Mlle 5
Nom : Prénom :

N° Rue

Code Postal : Ville :

Pays :

Liste envoyée par :

M/Mme/Mlle
Nom Prénom :

N° Rue

Code Postal : Ville :

Pays :

Comme chaque année, notre mensuel lance une campagne d'abonnements à laquelle chacun de vous est invité à participer. En vous permettant de communiquer à vos amis et connaissances ce que vous trouvez et appréciez vous-même dans CHANGER, cette campagne aide à atteindre un nombre croissant de lecteurs et à répandre des idées et un état d'esprit dont le monde a besoin. De plus, c'est ce type de promotion, personnalisé par les lecteurs eux-mêmes, qui s'avère le plus efficace.

VOUS TROUVEREZ ci-contre une liste à découper et à remplir.

VEUILLEZ y inscrire les noms et adresses de ceux à qui vous aimeriez que soient envoyés les numéros d'avril, de mai et de juin 1988. (Ils recevront ensuite une lettre leur proposant, de votre part, de souscrire un abonnement).

N'OUBLIEZ PAS de porter votre propre nom dans la case prévue à cet effet au bas de la page.

ENVOYEZ votre liste, une fois remplie, à l'une des deux adresses indiquées ci-dessous, au plus tard le 29 février 1988.

NOUS COMPTONS SUR VOUS pour participer à cet effort et vous en remercions d'avance.

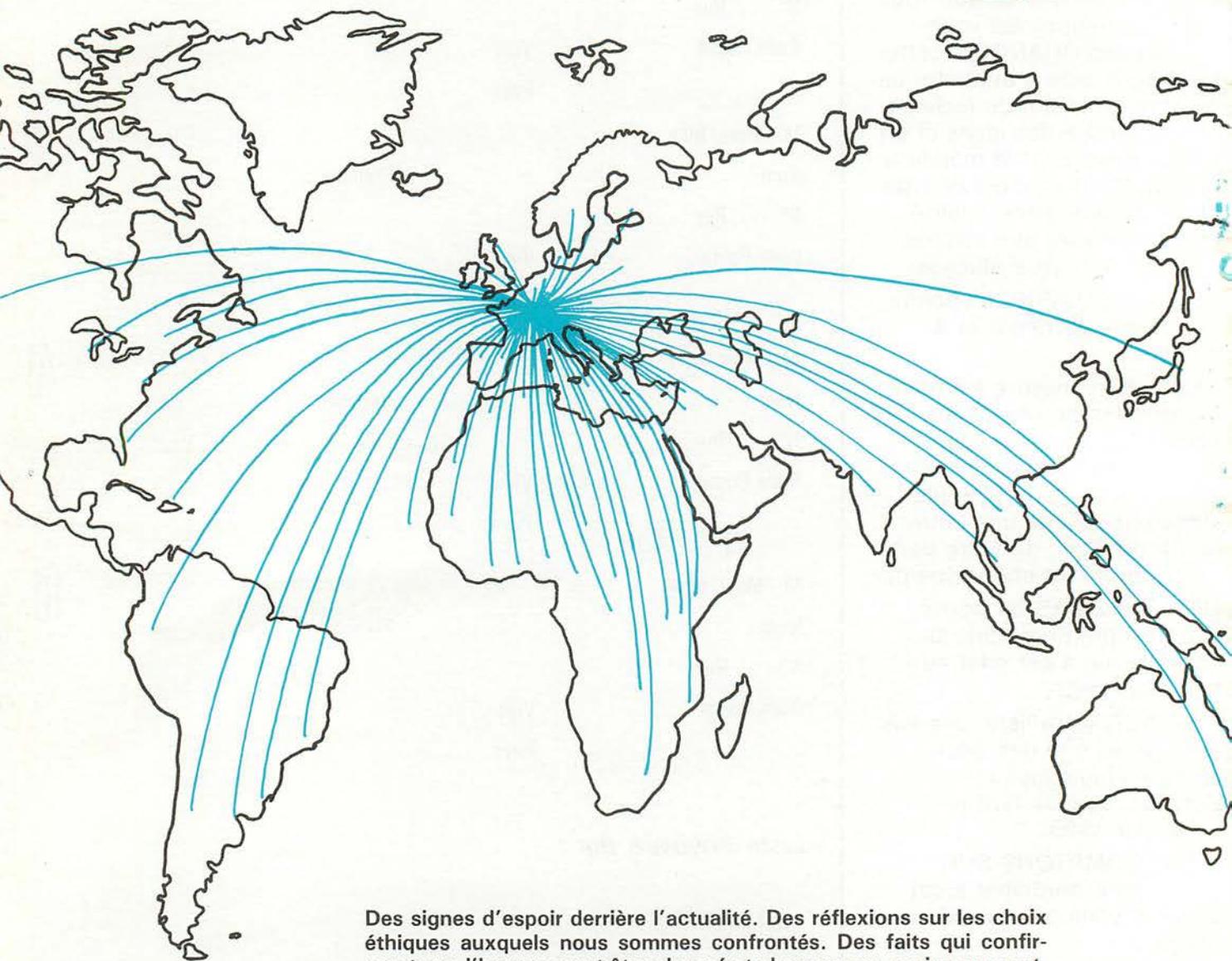
A DECOUPER et à envoyer avant le 29 février 1988 à l'une des adresses ci-dessous. Les listes reçues après cette date ne seront pas prises en compte.

Suisse : « Changer », 1824 Caux.
France : « Changer »,
68 boulevard Flandrin, 75116 Paris.



Dans 56 pays, on lit...

...changer



Des signes d'espoir derrière l'actualité. Des réflexions sur les choix éthiques auxquels nous sommes confrontés. Des faits qui confirment que l'homme peut être changé et changer son environnement. Tous les mois, seize pages qui aiguillonneront votre courage.

Abonnez-vous

Abonnez vos amis

(voir bulletin en page 2)